LES PAYSAGES VORACES

GUILLAUME AUBIN

À ELSA

PARTIE I

L'Opiniâtre, lundi 32 liviorme
519

**Marir Tomé, le grand
entretien**

**« L'Éphémérité n'est pas
seulement un mode de
vie, c'est aussi un modèle
politique. »**

« Vous avez combien de pages pour votre article ? Que je sache si je vous la fais en version longue ou en version courte. Sinon je sais ce qui va se passer : vous allez devoir couper mes propos, et ça va faire des raccourcis et des contresens. » Le premier contact avec Marir Tomé donne le ton. Elle sera réaliste et efficace, deux qualités qui ont fait son succès. Elle n'a ni l'intention de me faire visiter sa maison ni de bavarder

sur le temps qu'il fait. Elle s'est installée et, penchée vers moi comme pour me disputer la conduite de l'entretien, semble impatiente de commencer. Je fais mentalement le tri dans mes notes et entre dans le vif du sujet.

**Marir Tomé, vous êtes
à l'origine de la théorie
de l'Éphémérité. Est-ce
que vous pourriez nous
expliquer en quoi elle
consiste, et comment vous
l'avez forgée ?**

La théorie de l'Éphémérité, c'est un ensemble d'hypothèses historiques concernant les premiers temps des Femmes dans l'Être : leur origine, leur état d'esprit, leur organisation sociale. La première question à laquelle nous souhaitons répondre

étant : pourquoi des Femmes s'installeraient dans un territoire qui, à bien y regarder, est fondamentalement hostile ? Aujourd'hui, l'Être est considéré comme un allié, voire un principe complémentaire. Mais à l'époque, en l'absence de jaune, l'Être est le prédateur absolu. Il est toujours à l'affût, toujours sur vos pas. Il ne réagit pas comme un animal, il est imprévisible. Il dévore, et c'est à peine si vous savez comment. Du jour au lendemain, des Femmes disparaissent sans laisser de traces. Même si on arrive à faire abstraction de la présence de la mort, la vie dans l'Être est terriblement dure. L'Être occupe le terrain en continu, il y a peu de repères. L'eau est difficile d'accès. Les ressources sont rares. Pas de fruits, de légumes. Il faut se contenter de petit gibier et de quelques plantes pionnières qui poussent dans les trous laissés par l'Être. Les phénomènes climatiques sont extrêmes. Des étés secs, des hivers pluvieux. À côté, la vie

dans les Basses-Terres est un véritable paradis. On cueille la nourriture à même les arbres, on cultive, il y a de nombreuses espèces animales. Pourquoi des Femmes pourraient avoir envie de s'installer dans l'Être ? La théorie de l'Éphémérité répond à cette question en considérant qu'il a dû y avoir un élément qui a poussé les Femmes à fuir vers l'Être, à coloniser cette région montagneuse. Cet élément, ce sont les Hommes. Nous pensons que les tribus, les peuples qui vivaient à l'ouest, exerçaient une telle domination sur les Femmes que celles-ci ont préféré une vie âpre à une vie d'esclaves. En d'autres termes, l'installation dans l'Être serait la réaction à une pression.

Cette idée de réaction n'est pas neuve. Elle a déjà été débattue à l'époque où s'est développée la pensée transitionnelle...

Oui et non. L'invention de l'imprimerie a permis la naissance de l'Histoire moderne,

et avec elle la remise en question du récit national issu du *Grand Livre des Femmes*. En quelques années, de nombreux travaux sont venus battre en brèche l'idée d'un peuple immuable, éternel, élu par l'Être. Aujourd'hui, il nous semble évident que notre pays n'a pas toujours été tel qu'il est et que nous sommes passées par plusieurs phases d'installation et de développement. C'est ce qu'on appelle la Transition. Mais il faut savoir que l'esprit critique est une invention récente, contemporaine de l'arrivée de l'imprimerie. Il y a un siècle encore, à part quelques érudites, la science n'existait tout simplement pas. Les Femmes et l'Être formaient une Symbiose, un point c'est tout. La Transition est venue donner un grand coup de pied dans cet édifice. On s'est mises à se demander pourquoi et comment nous en sommes arrivées là. Beaucoup pensaient déjà à une réaction, un élément extérieur qui aurait pu nous

avoir poussées vers l'Être. Donc vous avez raison, l'idée de réaction n'est pas neuve. Mais nous ne savons pas exactement quelle forme elle a pu prendre. À ce jour, c'est la théorie de l'Éphémérité qui apporte la réponse la plus convaincante, en faisant l'hypothèse que cet élément extérieur, ce sont les Hommes. Personnellement, je pense que l'Être a toujours été un territoire de fuite pour les Femmes qui vivaient en lisière, sous le joug des Hommes. Mais je pense qu'il y a eu, à un moment donné, une fuite collective, massive, organisée. Il ne s'agit plus seulement de sauver sa peau, mais de se réinventer ailleurs. Et cela implique de faire société. C'est là, je crois, que les jalons de notre culture ont été posés.

En quoi est-ce que cela engendre l'Éphémérité ?

L'arrivée dans l'Être est une période fondamentale. En quelques années, il a fallu mettre en place une société

radicalement différente dans ses valeurs, dans son organisation et son mode de subsistance. J'imagine que ça n'a pas dû être sans difficulté. Se pose alors la question du jaune : quand a-t-il été découvert ? Mais surtout : a-t-il été adopté à l'unanimité ? Pour nous qui avons toutes été élevées avec le jaune, il est difficile d'imaginer qu'on ait pu s'en passer. Mais à l'époque, ça devait être une vraie question. Prendre le jaune est une affaire sérieuse. Il faut avoir compris qu'il rend nos chairs toxiques, et nous protège de la prédation de l'Être. Il faut maîtriser son extraction, son traitement, puis son administration, organiser son approvisionnement à grande échelle. Enfin, il faut qu'une population entière accepte de s'empoisonner la vie, au sens littéral du terme : accepter les vertiges, le mal de crâne, sans jamais un jour de répit. La théorie de l'Éphémérité émet l'hypothèse que le jaune et ses

propriétés ont été découverts très rapidement, probablement dès la première génération de Femmes. Puis que la filière du jaune a été mise en place dans la foulée, pour répondre à une population croissante. Mais elle émet aussi l'hypothèse qu'une partie de la population a refusé le jaune, et a donc fait sécession. C'est ce deuxième groupe que nous avons appelé les Éphémères, par analogie avec les papillons du même nom. Pourquoi ? Parce que vivre sans le jaune modifie le rapport au temps. Sans le jaune, les Femmes restent des proies. L'espérance de vie est beaucoup plus faible. Inversement, les corps restent plus libres. Ce groupe fait donc le choix de la précarité plutôt que celui de la sécurité, le choix de la vivacité plutôt que celui de la longévité. Mais cette observation est aussi valable à une échelle macroscopique. L'approvisionnement en jaune est une contrainte qui

rigidifie toute la société, tant sur la question du travail, que sur celle des libertés individuelles. En d'autres termes, l'Éphémérité n'est pas seulement un mode de vie, c'est aussi un modèle socioéconomique et politique.

Est-ce qu'on a des preuves de l'existence de ce groupe ?

De mon point de vue, l'argument le plus probant nous est donné par les cimetières, qui ont été au cœur de mes recherches. Vous savez certainement qu'on considère qu'il existe deux types de cimetières primitifs : les cimetières dits ouverts, et les cimetières dits fermés. Or, les progrès en matière de datation m'ont permis d'établir que ces deux types de cimetières ont le même âge. Contrairement à ce qu'on avait toujours pensé, ce ne sont pas des versions successives de cimetières, mais des versions parallèles. En raison des ressemblances entre nos cimetières actuels

et les cimetières fermés, il a toujours été admis que les fermés devaient être l'évolution des ouverts. Pourtant, ils n'ont rien en commun ! Pour moi, la coexistence de ces deux cimetières est la manifestation d'un schisme majeur au sein de la population de Pionnières, qui a vu émerger deux visions irrconciliables de la vie dans l'Être. C'est sur cette base que j'ai développé la théorie de l'Éphémérité et ses corollaires, qui a depuis été étayée par d'autres travaux.

Est-ce que vous saviez que votre livre, *L'Éphémère et le Néant*, serait révolutionnaire ?

Oui, je le savais. Parce que l'Éphémérité est un concept qui va à l'encontre de notre manière de penser. Il remet en question notre Histoire, et atteste de notre crédulité. Ce n'est pas parce que l'idée d'Éphémérité est forte qu'elle choque. C'est parce que nous en sommes choquées qu'elle est forte.

Vos détractrices vous accusent de verser dans le sensationnel, de réécrire l'Histoire selon vos fantasmes. Qu'est-ce que vous leur répondez ?

Encore une fois, le sensationnel n'est pas de mon fait. Je me contente de chercher les points aveugles de l'Histoire, les divergences entre le récit national et la réalité. Quand je trouve des impensés, des dénis, c'est que j'ai bien fait mon boulot. Ce n'est sensationnel que dans la mesure où le déni est sensationnel. Oui, je prends plaisir à crever l'abcès, mais je ne suis pas responsable de l'abcès.

Les hypothèses de l'Éphémérité ne sont pas certaines. Comment pouvez-vous en parler avec autant d'assurance, comme si elles étaient vraies ?

Je n'ai jamais caché le fait que la théorie de l'Éphémérité était, justement, une théorie. Qu'elle possède de nombreuses zones d'ombre. Néanmoins, et c'est pourquoi

j'y crois, c'est la seule qui questionne l'arrivée dans l'Être et la phase cruciale d'installation des Pionnières. C'est l'aube de notre civilisation. Les récits qu'on nous apprend à l'école n'expliquent rien. Ce sont des récits unificateurs, des récits romanesques. Aussi, je suis atterrée de voir la mauvaise foi avec laquelle on m'accuse de falsifier. Je ne falsifie pas, je diversifie ! Mes détractrices, elles, ne font que s'accrocher à une Histoire archétypale, cristallisée par le passage du temps, et dont on sait depuis longtemps qu'elle a été inventée dans le but de construire un imaginaire collectif commun. Quelle démarche vous semble la plus falsificatrice ? La mienne ou la leur ? Néanmoins, comme je vous le disais, je ne suis pas étonnée de la résistance que rencontrent mes travaux. Maintenant, reste à savoir si nous voulons nous obstiner dans la mauvaise foi, ou si nous acceptons de regarder en face les conclusions des études éphéméristes.

Vous n'avez pas peur que la théorie de l'Éphémérité fasse des émules ? Que certaines personnes, attirées par des sensations fortes, jouent aux apprenties sorcières avec l'Être ?

Je suis très mauvaise psychologue. La façon dont mes travaux sont interprétés dans la société contemporaine, malheureusement, me dépasse.

Mais vous comprenez l'inquiétude d'une partie de la population, qui pense que l'Éphémérité pourrait donner envie à certaines d'arrêter le jaune, ce qui les rendrait comestibles pour l'Être ?

Je comprends cette inquiétude. Oui, c'est une possibilité. Mais les changements ne se font pas en un jour. Il faut laisser le temps aux idées de faire leur chemin, à la société de s'adapter.

Est-ce que vous êtes en train de dire que vous admettez la possibilité

que des jeunes se fassent dévorer ?

Pourquoi seulement des jeunes ? Écoutez, vous voulez me faire dire que j'encourage l'arrêt de la prise de jaune. Ce n'est pas le cas. Je mets seulement à jour l'existence d'une autre manière d'être au monde. Ce que je peux vous concéder, c'est que nos travaux vont avoir un impact et peut-être inspirer des personnes qui ne se reconnaissent plus dans le monde moderne. D'ailleurs, au vu des débats, on peut considérer que l'impact est déjà visible. Mais ça ne sera jamais aussi caricatural et ça n'aura pas les conséquences que certaines veulent nous faire croire.

Vous êtes contre un renforcement du contrôle de la prise du jaune ?

Je ne fais pas de politique. Ce n'est pas à moi de décider.

Mais vous êtes quand même responsable d'avoir répandu l'idée d'Éphémérité !

Pour ce qui est de la répandre, les meilleurs vecteurs sont les journaux, en particulier symbiosistes. À force de crier à tort et à travers que je vais plonger la civilisation dans le chaos, ils exposent le concept en pleine lumière. D'ailleurs, c'est cette exposition à outrance qui a donné à beaucoup de mes étudiantes leurs vocations. Comprenez-les ! Toute votre vie on vous raconte des mythes édifiants. Quand enfin une brèche vient apporter un peu de nuance et de sens, c'est le branle-bas de combat, on s'écharpe pour mieux rester dans l'ignorance. N'importe laquelle de mes élèves prendrait cette levée de boucliers comme une invitation à se poser des questions. La curiosité est notre métier.

Vous ne pensez pas que la vérité est parfois dangereuse à dire, et devrait être tue ?

Dire est la raison d'être de la recherche. Je ne peux pas me taire. Avant, je disais que je ne comprenais pas cette notion de danger. Ce n'était pas tout à fait faux, mais c'était aussi une manière de provoquer. Ce qu'on met derrière ce mot de danger, c'est un danger immédiat, individuel. C'est la peur du changement, de l'insécurité. Je ne dis pas que ce n'est pas légitime, mais à mon sens il est beaucoup plus dangereux de se maintenir dans l'illusion que d'affronter la vérité. La vérité peut faire mal sur le moment. Mais à terme je la crois toujours libératrice

Si elle avait su qu'un carnet allait finir par faire tomber le gouvernement, elle ne me l'aurait peut-être pas donné. Mais toute scientifique qu'elle était, elle n'avait pas la capacité de prévoir la chaîne de hasards et de rencontres qui formerait le creuset de notre plus grande révolution.

Je ne me rappelle plus comment nous avons fait l'amour cette nuit-là, ce qui me semble la preuve que nous avons bien joui. Seule me reste l'image de son dos, au matin, qu'elle me tourne et tord, pour plonger sous le lit et y attraper quelque chose. J'en ai imprimé le grain de peau, et les côtes saillantes. Je m'en rappelle probablement car elle n'avait pas l'habitude de se montrer ainsi, le corps débraillé, une jambe à moitié en l'air et les fesses mises à cru par la lumière du jour. Sur le coup, j'ai mis ça sur le compte de la fraîcheur d'une journée qui s'annonce, de l'oubli du carcan social, ou de l'excitation qu'elle pouvait avoir pour certains ouvrages historiques, dont elle aimait me faire part après le sexe. Je n'arrive plus à me souvenir si elle était nerveuse, triste, ou résignée, quand elle m'a donné le carnet, tiré de sous mon lit.

J'ai tout de suite reconnu la couleur du papier, cette présence presque encombrante des fibres, qui font obstacle à la continuité des traits. C'est un papier que je fabrique moi-même à mes heures perdues, une manière de rendre hommage au bois de l'Être qui, même mort, nous donne encore de quoi nous

abriter, nous chauffer, et un support pour écrire nos idées. Un papier grossier et rugueux, qui n'a de grâce qu'à mes yeux, et où je note en vrac ce qui me passe par la tête. Je lui en avais laissé quelques feuilles vierges, persuadée qu'elle n'en ferait rien, les garderait seulement dans un tiroir, comme un trésor d'enfante, ou comme la trace dégradable des jours où nous nous sommes aimées.

Sur la couverture, elle a dessiné la hutte d'un Homme.

— C'est ton papier, me dit Marir au bout d'un moment, mon silence la mettant mal à l'aise. Je l'ai relié pour en faire un carnet.

— Oui, je vois bien. Mais pourquoi une hutte d'Homme ?

— Tu ne la trouves pas belle ? Je voudrais que tu gardes le carnet, me dit-elle. Je sais que c'est interdit. Mais tu as bien de bonnes cachettes, non ?

— Ce n'est pas parce qu'on a de bonnes cachettes qu'il faut y cacher de bons secrets.

— Et si je te demande de le garder en souvenir de moi, est-ce que tu le feras ?

Elle a dû se montrer convaincante, car j'ai conservé le carnet, sans bien savoir dans quoi je m'embarquais. Et surtout : sans comprendre le sens de son geste.

Une semaine plus tard, elle se donnait la mort.

La Déboulonneuse, samedi 7
calorme 522

L'Histoire en pleurs

L'historienne Marir Tomé a été retrouvée morte à son domicile. Elle aurait ingéré une dose létale de jaune. Figure de la «deuxième vague transitionnelle», elle était connue pour ses thèses radicales sur la pensée des Pionnières.

Le jeudi 5 calorme, Marir Tomé ne se présente pas à sa réunion hebdomadaire. Et pour cause : la nuit précédente, elle a ingéré une dose de jaune équivalente à 200 fois la dose journalière. Elle s'est suicidée chez elle, dans le village de Garne-sur-Doule, dans la région des Monts, où

elle s'était installée depuis quelques années. C'est une voisine qui l'a trouvée dans son lit, inanimée. Ses collègues de l'université de La Bastide, où elle enseignait, sont sous le choc. «Malgré son jeune âge, Marir était notre mère à toutes. C'était une personnalité magnifique, qui puisait sa sagesse dans celle des Pionnières, qu'elle n'avait de cesse d'étudier», témoigne Zupinka Déri, enseignante et amie.

Étudiante brillante, Marir Tomé fait scandale en développant le concept d'Éphémérité, qui soutient que les Pionnières, au moment de leur établissement dans l'Être, n'avaient pas toutes l'intention de fonder une société pérenne, mais

seulement de créer une communauté éphémère, sans enfants, vouée à disparaître. Insoutenable pour certaines, cette thèse a néanmoins emporté sinon l'adhésion, du moins l'intérêt d'un certain nombre d'enseignantes. En quelques semaines seulement, le concept était repris dans de nombreux médias, sortant du cadre universitaire pour toucher le grand public. Le sujet hystérise les débats, mettant à nu la plaie jamais cicatrisée entre Transitionnelles et Symbiosistes. Pour les Symbiosistes, selon qui l'Être et les Femmes forment un tout indivisible, l'idée même d'une société éphémère est un non-sens, car elle autorise la mort d'un des deux principes. Les Transitionnelles sont nées en réaction à cette vision du monde, défendant l'idée que notre peuple n'a pas toujours vécu dans l'Être, et serait issu de migrations depuis les terres extérieures. Aujourd'hui admise, cette théorie – dite de la Transition

– remet en question l'idée d'une union transcendante entre les Femmes et l'Être. La Transition explique l'origine géographique de notre civilisation. L'hypothèse de l'Éphémérité, quant à elle, propose des réponses sur un autre plan : celui de son origine intellectuelle et philosophique.

Éducation, famille, identité culturelle et territoriale : la théorie de l'Éphémérité ouvre de nouvelles pistes de réflexion pour penser le passé et construire l'avenir, et est rapidement récupérée politiquement. Attaquée par les unes, adulée par les autres, Marir Tomé multiplie les interventions publiques pour que son travail ne soit pas réduit ni instrumentalisé. Elle se révèle une oratrice et écrivaine remarquable. En quelques mois, son nom est sur toutes les lèvres. Elle semble alors promise à une carrière politique fulgurante, et beaucoup voient en elle la future meneuse du mouvement

transitionnel, capable de fédérer l'ancienne garde et la nouvelle génération.

« Elle n'arrivait pas à se fixer de limite. Elle pensait qu'il fallait accepter toutes les sollicitations. Ce qu'elle n'avait pas mesuré, c'était le caractère assassin du milieu, témoigne une chercheuse qui souhaite rester anonyme. Personne ne lui arrivait à la cheville. Nous nous sentons coupables de l'avoir envoyée sur tous les fronts. Il faut dire que c'était une force de la nature. Elle ne paraissait pas pouvoir plier. »

Habitée à l'éthique des joutes universitaires, elle a vite déchanté dans l'arène politique, où intimidation, manipulation et mauvaise foi sont monnaie courante, voire feraient partie de l'exercice. Directe et piquante, elle électrisait les foules. Sa beauté participait beaucoup de son aura. Paradoxalement, c'est sa petite taille qui contribuait à bâtir son mythe de Femme forte. Revers de la

médaille, ces caractéristiques physiques ont été exploitées à outrance par ses détractrices, qui ne voyaient en elle qu'une « excitée », voire une « poupée en chaleur » pour Sélique Bonté, particulièrement virulente à son égard. Soucieuse de ne pas rentrer dans un débat stérile, l'historienne n'a jamais riposté directement à ces attaques, s'appuyant uniquement sur le débat d'idées pour prouver sa légitimité. Une stratégie gagnante : en un an, elle gagnait dix points de popularité.

Puis est arrivé le temps des scandales qui, de la bouche même de l'intellectuelle, l'ont brisée. Au printemps 521, *Le Matriote*, connu pour ses reportages diffamants et ses positions symbiosistes, publie un dossier intitulé *Tomé : l'histoire au goût de stupre*. Une pseudo-enquête au contenu douteux, truffé de témoignages édifiants mais invérifiables, qui dépeignent une Marir Tomé en prédatrice sexuelle, « adepte de la perversion des corps

et des idées», qui userait de son charisme pour séduire les étudiantes et les mettre dans son lit. Des habitudes sexuelles qui découleraient, selon l'article, «de la fascination de l'historienne pour les Hommes et la mort». Les témoignages font état d'un esprit malade et fétichiste, qui ne jurerait que par le retour à une société primitive. En somme, le chiffon rouge de la peur, réactivé à l'envi dès qu'il s'agit d'attaquer la pensée transitionnelle. Dans le milieu universitaire et médiatique, nombreuses sont celles qui dénoncent une chasse aux sorcières, et notent qu'un nouveau palier a été franchi dans la violence verbale et dans les moyens utilisés, la «journaliste» allant jusqu'à suivre Marir Tomé dans son jardin. Des méthodes inédites qui semblent corrélées avec l'ascension fulgurante de l'historienne.

Marir Tomé dénonce «des pratiques indignes, qui visent

à détruire les Femmes et faire taire la pensée critique». Après quelques mois de flottement, elle se retire de la scène médiatique pour se concentrer sur ses travaux de recherche. Elle publie quelques articles remarquables qui ont un succès d'estime. Moins radicaux sur le fond, ils n'en restent pas moins d'une grande richesse. Elle creuse la vie des Pionnières pour lesquelles elle s'était toujours passionnée. «Sa rigueur et son amour de la vérité historique nous inspirent toutes. Même si nous avons le cœur brisé, nous allons prolonger son travail. C'est ce qu'elle aurait voulu, déclare Zupinka Déri. Nous ne baisserons pas les bras face à celles qui ont intérêt à nous maintenir dans l'ignorance et ont poussé Marir au suicide. Nous ne baisserons pas les bras car il n'y a pas de compromis avec les faits historiques, ni d'avenir dans le fantasme identitaire.»

Marir,

Je m'excuse de ne pas t'avoir écrit plus tôt. Je crois que j'avais peur de ta réaction. Que pouvais-je exprimer d'intéressant, à toi qui avais tout compris, de la pensée passée et présente de notre peuple ? Marir, je sais ce que tu me répondrais si tu pouvais lire cette lettre : que je suis bête de penser ainsi. Tu me dirais que tu n'es qu'une modeste historienne qui, dans ses insomnies, imagine des possibles. Tu me dirais qu'on peut comprendre comment pensaient nos ancêtres et pourtant manquer nos semblables. Tu m'énumérerais toutes ces fois où tu n'as pas su être une bonne amie, une bonne amante, par négligence, par méchanceté. Tu me dirais que tu aimes ma plume parce qu'elle est mienne, qu'il n'y a jamais de honte à écrire, jamais de honte à raturer. Que la peur d'écrire est aussi la peur de vivre. Tu m'aurais certainement dit cela, mais en mieux. Avec tes mots de terre et d'éternité. Je sais que tu n'aurais pas aimé me voir pleurer, mais comment va-t-on faire sans tes mots ? Comment va-t-on faire sans ta bouche qui savait embrasser nos peines ? Je suis orpheline de ton amour, et nous sommes toutes orphelines de ta pensée. Je pleure ton corps sec, tes fesses raides. Tu me disais que tu enviais le bois travaillé entre mes mains, caressé puis brisé sur mon genou. Quand je t'ai rétorqué que ce bois était mort depuis longtemps, tu m'as rappelé que l'Être n'est que mort et vie entremêlées, peau qui

s'étire et se rétracte, qu'Il ne perd des plumes que pour mieux se remplumer. Tu m'as rappelé que l'on ne blesse pas l'Être quand on cueille ses branches, et que si on le garrotte parfois pour creuser nos villages, on lui ouvre aussi de nouvelles vallées où croître. Tu étais un bois dur, Marir. Personne n'a jamais rien réussi à tirer de toi. Tu ne donnais pas un baiser de trop. Tu me faisais l'amour trois, quatre fois, toujours dans le même ordre, toujours selon ton scénario de plaisir. Après tu me chassais de ton lit et de ton esprit parce que tu voulais travailler. Il te fallait penser le monde, saisir une idée née de la langueur. Tu disais que j'étais ton laboratoire, une pâte molle. Tu disais que j'étais l'image que tu te faisais des Pionnières : rudes et sans espoir. Des herbes folles qui n'ont pas d'autre ambition que celle de foisonner, de bruire à l'unisson. Marir, je dois te dire que sans toi je n'ai plus envie de bruire. Et si mon corps a pris au vent, ce n'est plus que par fièvre. J'avais besoin de ta folie d'herbe pour m'abandonner à la mienne.

Marir, je sais qu'on devrait laisser les mortes, mais je n'arrive pas à encaisser ma peine. J'ai besoin de te dire le mal que tu nous fais, que tu me fais. Tu n'as toujours été qu'une sale tête de mule. Maintenant je vois tes fissures, maintenant je vois que le suicide avait toujours été une option. Pourquoi tu n'en as jamais parlé ? Moi, je ne t'ai jamais caché mes angoisses et mon envie d'un couteau sur la gorge. Je t'ai aimée pour ton sourire parfait, ton corps rompu à l'amour, ta langue qui pointe en fin de phrase. Je t'ai aimée pour tes idées. Mais, t'aimant, est-ce que je ne t'ai pas aussi poussée à la mort ? Je pleure, Marir, et mes pleurs sont aussi de rage, parce que tu n'as rien dit. Tu nous as laissées croire que tu allais endurer la critique, la haine, l'intimité piétinée. Et nous t'avons crue. Comme toujours. Parce que c'est ainsi que nous t'aimions. Je me sens coupable. C'est comme si mon amour avait été un fardeau de plus sur tes épaules. Je m'en veux de m'être laissée

aveugler par ta puissance, de t'avoir passé tous tes caprices. Tu me disais que tu voulais travailler, et moi je me laissais mettre à la porte parce qu'il me semblait impensable de contrarier ta pensée, de te mettre des bâtons dans les roues, des doigts dans le cul, alors que tu étais déjà ailleurs, déjà en pensée dans ce passé qui te plaît tant. Je me sentais sale d'être vivante, d'avoir encore envie de toi, quand tu semblais dire qu'il y a un temps pour tout et que le corps se mérite. Je me sentais vulgaire, pâle copie de tes créatures de pensée, tes Pionnières chéries. Tu me trouvais intéressante seulement quand tu voyais ma sauvagerie, mon héritage des temps anciens. J'ai tout accepté, Marir. Tes intuitions géniales comme tes théories fumeuses, sur tout, sur les autres, ou quand tu refusais que je me mette à quatre pattes, soi-disant pour me protéger de moi-même. J'ai accepté tes piques et tes sourcils froncés quand tu corrigais mes approximations, mes avis sur les choses. Tu peux bien dire ce que tu veux, je n'ai pas inventé ce mépris sourd, ce jugement qui m'empêchait de te faire lire ce que je voulais écrire. Tu peux bien dire le contraire, que tu m'aimais pour mon authenticité, ma spontanéité. Il y a des mots qui ne sont que des cache-misère, et qui ne peuvent rien contre la puissance dévastatrice d'un rire ravalé.

Marir, je veux t'écrire pour te dire comme je t'aime, et je ne fais que te haïr. C'est que ta mort est une plaie à vif. Je ne peux pas te laisser partir sans t'avoir pardonnée. Tu n'avais pas le droit de nous faire ça, de nous faire croire que tu serais toujours là pour nous donner le cap, puis nous abandonner à la nuit tombée. Tu n'avais pas le droit de me condamner à remâcher l'amer de nos silences. J'ai besoin de toi. Que l'on se tienne encore comme deux idiots contre les idiots, contre les faiseuses d'ennui, les bêcheuses. Il faut les voir se répondre coup sur coup, multiplier les articles pour te démonter, te faire passer pour ce que tu n'étais pas, une vicieuse, une tricheuse.

Il faut les voir s'acharner à t'empêcher d'être grande, à t'inventer une autre personnalité. Ta mort fait du vacarme, Marir. Je pense que cela te ferait plaisir. Je peux te le dire maintenant, tu n'as jamais brillé par ta modestie. Donc oui, je pense que tu serais fière de savoir qu'on parle de toi. Mais tu serais déçue par la faiblesse des débats, et déçue par tes semblables qui se laissent convaincre à force de bourrage de crâne. Même moi je finis par avoir peur d'entendre leurs mots, peur qu'ils finissent par remplacer mes propres mots sur toi, les mots que nous avons partagés, les mots que tu m'as offerts.

Alors j'écris. Et quand je cesse d'écrire, je vais me balader au parc. Sans but. Une manière de me nourrir du hasard, de dévorer le sort qui m'a arraché mon être aimée, avant que ce ne soit lui qui me dévore. Comme si je me remplaçais dans la chaîne alimentaire. Tu disais toujours qu'on avait oublié d'être proies. Que nous nous étions habituées à vivre comme ses invitées. Intellectuellement, je comprends la vie des Pionnières. Mais avec le cœur et l'âme, elle me semble à tout jamais inconcevable, au-delà de mon entendement. Se lever, partir, chasser. Et, sans raison, se faire happer. Ne jamais revenir. Une vie précaire. Une vie sans lendemain, sans projet. Est-ce que je t'aurais laissée partir le matin, si j'avais été Pionnière ? Est-ce qu'on s'habitue à l'angoisse ? Est-ce que le deuil serait moins dur, Marir, si je n'avais pas imaginé mes vieux jours avec toi ? Tu ne voulais jamais qu'on pense au futur. Tu voulais le désir quand il vient, le corps quand il parle, et écrire dans l'instant tes fulgurances de pensées, même s'il fallait pour cela interrompre ton amante en plein geste. Tu avais cette arrogance de vouloir honorer ton instinct, comme tu disais, quitte à me faire du mal. Je crois encore t'entendre te justifier. T'entendre dire que la mort t'a appelée et qu'il n'y a pas à juger celle qui écoute. Je ne suis pas Pionnière, Marir. Je ne pouvais pas concevoir de te perdre sans t'avoir dit adieu. Je souffre. Mais

pour rien au monde je ne troquerais ma souffrance. Elle me donne encore l'impression de t'avoir à mes côtés. Avant, peut-être, de commencer à t'effacer.

T'effacer. T'effacer. T'effacer.

Plus j'écris ce mot, plus je pleure ce mot en train de s'écrire. C'est comme si mes larmes cherchaient à l'empêcher d'exister, tombaient exactement sur l'encre qui le matérialise. Comme si l'oubli était son propre remède. Je cherche à t'effacer. Et immédiatement il faut que j'efface que je t'ai effacée.

Maintenant je comprends pourquoi tu disais que l'écriture nous a tuées.

Je t'embrasse, mon amour.